

JANINE
MOSSUZ
LAVAU

L'ENQUÊTE
SANS
TABOUS

LA VIE
SEXUELLE
EN
FRANCE



LA VIE SEXUELLE EN FRANCE



Janine Mossuz-Lavau

LA VIE SEXUELLE EN FRANCE

Comment s'aime-t-on aujourd'hui ?

**Éditions
de La Martinière**

© Éditions Gallimard
pour la citation en exergue de ce livre.

978-2-7324-8936-0

© 2018 Éditions de La Martinière
Une marque de la société EDLM

« Le sens de la vie a un goût de lèvres. »

Romain Gary, *Clair de femme*

Introduction

« Vertiges de l’amour... », chantait Alain Bashung. Amour au double sens de sentiment et d’étreinte. Aimer d’amour/faire l’amour. Le cœur qui bat, s’emballe, explose, souffre... ou savoure le bonheur qui passe. Le corps qui brûle, appelle, enserre, expire... ou presque (la célèbre et peut-être convenue « petite mort »). Les poètes et les chanteurs ont mis en vers et en notes les larmes de joie comme les affres dues à l’invasion – l’intrusion ? – du sentiment. Et l’on ne compte plus les chantres du « faire l’amour », que Blaise Pascal appelait drôlement « la besogne¹ ». Pour ma part, à l’instar du philosophe Ruwen Ogien, « je ne propose aucune définition originale de l’amour. Je laisse au lecteur inventif la liberté d’en chercher une qui pourrait satisfaire tout le monde. Mais [...] ce serait une mauvaise idée d’essayer² ». Aimer d’amour/faire l’amour : l’un avec l’autre (« S’il n’entend le cœur qui bat, le corps non plus ne bronche pas », fredonnait Georges Brassens), l’un sans l’autre, parfois l’un après l’autre mais aussi

1. Blaise Pascal, *Pensées*, Flammarion, 2008, p. 72.

2. Ruwen Ogien, *Philosopher ou faire l’amour*, Grasset, 2014, p. 10. Ruwen Ogien est mort en 2017.

ni l'un ni l'autre. Tous les cas de figure s'alignent sous nos yeux. Ou plutôt, pas directement sous nos yeux mais dans les vies, souvent cachées, secrètes, de nos proches ou moins proches, de nos concitoyens, de ces M. et Mme Tout-le-Monde croisés au fil du temps, par hasard ou à dessein.

Dans ce livre, je veux rendre compte des histoires singulières (et en même temps universelles) de ces hommes, femmes et autres¹, interrogés au cours de ma dernière enquête. Interrogés n'est d'ailleurs pas le bon terme, car ces personnes qui ont bien voulu répondre à ma demande d'entretien se sont racontées, confiées, dévoilées, sans que j'aie eu beaucoup à intervenir. Ayant l'occasion toute neuve d'être vraiment écoutées sans être interrompues (expérience rare, convenez-en), elles ont évoqué spontanément des épisodes dont elles disaient : « C'est la première fois que j'en parle. » Donnant ainsi à voir ce qu'habituellement on ne voit pas, ce qu'on ne peut deviner quand on croise tel collègue, voisin, ami et même membre de sa famille. Cette enquête rend donc visible l'invisible : des gestes, des corps emmêlés, des peaux qui s'accordent. Elle rend sensibles des sueurs, des fièvres, des bouches qui s'attirent comme des aimants. Elle rend enfin audibles des paroles murmurées au creux

1. Il existe en effet des personnes qui refusent de se définir comme hommes ou femmes et choisissent de se désigner comme « autres ». Dans l'enquête électorale française du CEVIPOF, réalisée en mars 2016 par l'institut IPSOS auprès de 20 319 personnes, 166 se sont déclarées « autres ». Réjane Sénac et moi-même avons fait figurer cette possibilité de réponse, ce qui était une première dans une grande enquête scientifique française. Voir notre article dans *Le Monde* du 7 mai 2016, « Ne peut-on imaginer un avenir sans la mention du sexe à l'état civil ? » (version en ligne).

des lits (ou des clairières), des soupirs, des airs fredonnés au petit matin.

Pour saisir au mieux la vie amoureuse et sexuelle de mes interlocuteurs, j'ai utilisé la méthode des histoires de vie. Je leur ai demandé quand et comment, dans leur enfance ou petite enfance, ils avaient découvert l'existence de la sexualité. En précisant que si le mot ne figurait pas dans leur vocabulaire de l'époque, il désignait dans mon esprit tout ce qui avait alors trait à ce vaste domaine susceptible de surgir devant eux de mille et une manières. Sur l'enfance, nécessairement située loin dans le temps, il existe comme une prescription permettant de livrer ce qui, dans ces années-là, n'était pas soupçonné par les parents et que l'on gardait pour soi sans trop savoir qu'en faire. À partir de la mise au jour de ces premiers souvenirs, c'est toute l'histoire amoureuse et sexuelle des soixante-cinq hommes et femmes rencontrés qui a pris forme. De la préadolescence à l'adolescence puis à la jeunesse et, pour les moins jeunes, aux différents âges de la vie, ils ont raconté. Jusqu'à dire ce qui s'était produit la veille de l'entretien. Celui-ci pouvait donc, on s'en doute, durer plusieurs heures (le plus long : cinq heures et demie).

En 2000-2001, j'avais effectué une enquête similaire qui avait donné lieu à un premier livre, déjà intitulé *La Vie sexuelle en France*¹. Or, en dix-sept ans, bien des changements sont survenus dans les mœurs de notre pays. Une toute nouvelle enquête, totalement inédite, était donc nécessaire. Un simple survol des articles publiés en 2017 dans les médias généralistes en

1. Janine Mossuz-Lavau, *La Vie sexuelle en France*, Éditions de La Martinière, 2002 ; Points, 2005.

témoigne. Des sujets réservés à une presse spécialisée y figurent aujourd'hui, sans être relégués en caractères illisibles au bas d'une page. Ainsi, le 24 février, dans *Libération*, on peut lire le titre « Extension du domaine de l'anus » à propos d'un spectacle de danse dont le protocole est le suivant : « Composer un quatuor pour deux danseurs et deux godemichés, en postulant que la pénétration anale puisse devenir un élément chorégraphique à part entière. » Dans le même temps, une couverture du magazine *Vogue* affiche en grosses lettres : « La beauté transgenre¹ ». Autre signe : le one-woman-show de l'humoriste Blanche Gardin, qui fait salle comble à l'Européen. Très intelligente, la jeune femme parsème de notes trash inattendues un récit commencé sur un ton Neuilly-Auteuil-Passy avec une diction parfaite (la trentenaire dépressive revient sur sa première sodomie, sur sa livraison de fèces à un laboratoire d'analyses, sur les caresses torrides échangées avec sa cousine quand elles avaient 10 ans, etc.). Spectacle d'ailleurs interdit aux moins de 17 ans². À la télévision, aux heures de grande écoute, on ne cache plus non plus les turpitudes de ceux qui se croyaient jusqu'ici au-dessus des lois : le 21 mars 2017, sur France 2, le magazine « Cash investigation », présenté par Élise Lucet, porte sur la pédophilie dans l'Église catholique. Pendant deux heures, l'émission montre les efforts des clercs pour contenir le scandale, étalé désormais dans toute la presse.

1. *Vogue*, mars 2017.

2. Le 2 mars 2018, lors de la cérémonie des César, Blanche Gardin propose un nouveau petit bijou. Elle se réjouit de ce que les producteurs n'aient plus le droit de violer les actrices et elle s'inquiète aussi : « Mais est-ce qu'on a encore le droit de coucher pour avoir des rôles ? » *Enjoy*...

Je voudrais aussi insister sur trois moments (d'inégale importance) de cette année 2017. Au printemps, les Français ont élu un jeune président de la République, 39 ans, marié à une femme ayant vingt-quatre ans de plus que lui. Outre que ces deux-là vengent en quelque sorte Gabrielle Russier ¹, leur arrivée à l'Élysée tranche avec les configurations conjugales habituelles dans notre société : des couples dans lesquels l'épouse (ou la maîtresse) est plus jeune que l'époux, voire beaucoup plus jeune, ce qui est très bien accepté, alors que l'inverse ne va pas de soi. Le mot cougar est rarement prononcé avec indulgence... Autre signe : la messe d'obsèques de Mireille Darc, le 1^{er} septembre à l'église Saint-Sulpice. Une chorégraphie qui en dit long sur l'évolution des familles recomposées. Bien avant le début de la cérémonie, Alain Delon (l'ex-amant) est là, au premier rang, pour accueillir les personnalités. Quand arrive le cercueil, suivi par Pascal Desprez (le mari) accompagné de ses enfants et petits-enfants, les deux hommes s'étreignent longuement. Rendant hommage à Mireille Darc, Philippe Labro nous apprend que, dans la nuit qui emporta l'actrice, Alain

1. Professeure agrégée de lettres, Gabrielle Russier s'est suicidée le 1^{er} septembre 1969 à Marseille, à l'âge de 32 ans. Elle avait une histoire d'amour avec un de ses élèves, mineur (à l'époque, la majorité est fixée à 21 ans). Arrêtée, inculpée pour détournement de mineur, elle passe quelques jours en prison puis à nouveau quelques semaines. Le 10 juillet 1969, elle est condamnée à douze mois de réclusion avec sursis, mais le parquet fait appel. Elle se suicide, le jeune homme est envoyé en asile psychiatrique. Interrogé sur ce drame lors d'une conférence de presse, Georges Pompidou, alors président de la République, citera un vers d'Éluard renvoyant aux femmes tondues à la Libération : « Comprenne qui voudra. Moi, mon remords, ce fut la victime raisonnable au regard d'enfant perdu, celle qui ressemble aux morts qui sont morts pour être aimés. » Des films et des chansons seront consacrés à cette douloureuse histoire.

et Pascal étaient dans l'appartement, veillant dans des chambres voisines. Lorsque le cercueil quitte l'autel, les deux veufs marchent seuls à sa suite, jusqu'à la sortie de l'église, se soutenant, bras de l'un entourant les épaules de l'autre, le visage ravagé par la douleur. Aux obsèques de François Mitterrand (à Jarnac en 1996), Anne Pingeot (la maîtresse) était au deuxième rang, Danièle Mitterrand (l'épouse officielle) au premier. Elles ne se sont pas vraiment congratulées... Je sais bien que le protocole n'est pas le même pour un président de la République et pour une star de cinéma, néanmoins le contraste est frappant. Dernier signe : le 9 décembre a lieu l'hommage populaire à Johnny Hallyday. Sept cents bikers suivent le convoi, de l'Arc de triomphe à la Concorde, un million de personnes se massent dans les rues avoisinantes. À l'église de la Madeleine, la cérémonie se déroule en présence de trois chefs de l'État, deux anciens et le nouveau, celui-ci prononçant d'ailleurs sur le parvis une brève allocution. En 1963, Édith Piaf n'avait pas eu droit à des obsèques religieuses car divorcée et remariée à Théo Sarapo. L'Observatore Romano, organe du Vatican, écrivait alors qu'elle avait vécu « en état de péché public ». Johnny s'est marié six fois (dont deux fois avec la très jeune Adeline Blondieau, bien oubliée des médias en ces folles journées). Visiblement, la hiérarchie catholique ne lui en a pas tenu rigueur. Le *bad boy*, buveur, noceur, en délicatesse avec le fisc et longtemps cocaïné, a bénéficié d'un adieu sans commune mesure avec ce qu'on voit habituellement en France. Autres temps, autres mœurs...

On pourrait sans fin multiplier les exemples qui, comme l'écume, recouvrent des mouvements de fond et laissent penser que les comportements des gens appelés à tort « ordinaires » ont eux aussi évolué. Les statistiques nous

informent d'ailleurs sur la montée des divorces, sur la baisse (pour les femmes) de l'âge au premier rapport, sur les adultères (déclarés), sur ceux et celles qui consultent, en son absence, le téléphone portable de leur partenaire (près d'un tiers des Français). Les sites de rencontres se multiplient, de plus en plus spécialisés, certains étant désormais réservés aux personnes mariées recherchant une personne elle-même mariée pour « plus si affinités ». Ce qui réjouirait peut-être Coluche, qui soupirait (dans les années 1980) : « À chaque fois que je vois une femme qui me plaît, soit c'est elle qui est mariée, soit c'est moi !¹ »

Qu'en est-il donc, précisément, de ces embrasements des cœurs et des corps qui, dit-on, mènent le monde ? Et qui l'occupent. Ruwen Ogien note que sur Google, parmi les grands sujets existentiels, l'amour ne compte aucun concurrent sérieux. « Un milliard cinq cents millions d'entrées pour le mot *love* (amour) sur le Net alors que *death* (mort) atteint à peine trois cent trente-cinq millions (cinq fois moins !), et que *happiness* (bonheur) stagne à soixante-sept millions et quatre cent mille². »

Pour en savoir plus, je suis repartie sur les routes avec mon enregistreur. Au-devant de ces soixante-cinq personnes dénichées à Paris et dans diverses régions de France grâce à celles de mes connaissances qui ont bien voulu, dans leurs milieux respectifs, demander aux uns et aux autres s'ils accepteraient de parler de leur intimité avec une inconnue leur garantissant l'anonymat et la confidentialité. J'ai souhaité disposer de la population la plus diversifiée possible, ce qui signifie des hommes et des femmes de toutes les tranches d'âge, catégories

1. Coluche, *Et vous trouvez ça drôle ?*, Le Cherche-Midi, 1998, p. 11.

2. Ruwen Ogien, *Philosopher ou faire l'amour*, *op. cit.*, p. 75.

socioprofessionnelles et orientations sexuelles, issues également de plusieurs régions ¹. Sauf exception, je n'indiquerai ici que les départements où résident mes enquêtés. Pour des raisons évidentes : en effet, si je raconte tel ou tel épisode de la vie d'un menuisier habitant à La Seyne-sur-Mer, il n'est pas exclu qu'un ou une de ses proches le reconnaisse. De même, tous les prénoms ont été changés. J'ai dans mon enregistreur de quoi faire monter le nombre des procédures de divorce entamées en France, brouiller des familles ou envoyer en prison des personnes jamais inquiétées jusque-là. Étant, hors de toute considération éthique, pour la paix des ménages et contre la délation, je ne me risquerai pas à fournir des détails permettant d'identifier qui que ce soit. Au détriment de la couleur locale, qui fait toujours chic et choc quand on expose les résultats d'une enquête. De la même façon et pour les mêmes raisons, je ne révélerai pas (sauf exception) la profession des personnes, mais seulement leur âge. En effet, il est important de connaître, pour chacun(e), son contexte générationnel, qui renvoie à l'état des mœurs et de la société à une époque donnée.

L'enquête s'est déroulée de janvier à novembre 2017, plus aisément qu'il y a dix-sept ans et dans des conditions agréables. J'ai constaté plus d'ouverture à tous les niveaux. Pour recruter des personnes à interroger,

1. Mon échantillon est paritaire (moitié hommes, moitié femmes), âgé de 19 à 85 ans, et va de l'ouvrier au professeur d'université. Par ailleurs, sont représentés les départements suivants : Ariège, Bouches-du-Rhône, Calvados, Essonne, Gironde, Haute-Garonne, Haute-Savoie, Hérault, Ille-et-Vilaine, Isère, Rhône, Seine-et-Marne, Seine-Saint-Denis, Val-de-Marne, Var, Yonne, Yvelines. Pour Paris, sont au rendez-vous les arrondissements suivants : II^e, V^e, VI^e, VII^e, IX^e, XI^e, XIII^e, XIV^e, XV^e, XVIII^e, XIX^e, XX^e.

tout d'abord. Je voulais explorer ce qui se passait dans l'ensemble de la société et aussi dans certaines catégories particulières, notamment les bisexuels, les amateurs de sites de rencontres et les couples qui n'ont plus de relations sexuelles. Autour de l'an 2000, j'avais eu du mal à trouver des bisexuels prêts à me relater tout et le reste. Dans un premier temps, j'avais dû m'adresser à une association (Bi'cause), créée par des bisexuels ayant des problèmes. Cette fois, il a suffi que je dise autour de moi être à la recherche de bisexuels pour que fusent les « mais j'en connais, je vais leur demander si... », « j'ai plusieurs copains bi, je suis sûr qu'ils seront d'accord »¹. Il en est allé de même pour les utilisateurs de sites. Et encore pour ces couples qui, tout en partageant le même toit et souvent le même lit, ne se livrent plus à leurs étreintes d'avant.

Quelques rares connaissances que je voulais utiliser comme intermédiaires ont toutefois préféré « ne pas² ». Sollicitée par une collègue pour qu'elle-même contacte des personnes de son entourage, une gardienne répond : « Il n'en est pas question ! On se ferait mal voir ! » Quant aux refus de se confier, ils sont venus des milieux populaires, les plus difficiles, nous le savons, à convaincre de parler de leur intimité. Mais l'obstination l'a emporté et j'ai dans mon échantillon des ouvriers, des employés

1. Lorsque, à la fin du xx^e siècle, Catherine Deschamps enquêtait pour sa thèse, elle entendait dire : « La bisexualité, ça n'existe pas. » Voir *Le Miroir bisexuel*, Balland, 2002. La bisexualité est beaucoup mieux connue aujourd'hui, notamment grâce aux livres de Michel Larivière, par exemple *Femmes d'homosexuels célèbres*, La Musardine, 2016.

2. Héros de la nouvelle d'Herman Melville (1853), Bartleby refuse d'accomplir son travail de clerc et ne répond aux injonctions que par le désormais célèbre : « Je préfère ne pas. » Voir pour la traduction française *Bartleby*, Allia, 2003 (1^{re} édition : 1853).

et des personnels de service. Cela étant, je me demande souvent ce que m'auraient raconté ceux et celles qui n'ont pas eu envie de participer à l'enquête. Aurait-ce été très différent de ce qu'ont révélé les volontaires ? Les réfractaires cachent-ils des secrets impossibles à percer et qu'ils emporteront dans leur tombe ? Je ne dirais pas que je n'en dors pas la nuit, mais ma curiosité persiste.

Ouverture aussi pendant le recueil même des entretiens. La plupart de mes interlocuteurs abordaient spontanément des sujets sur lesquels je devais, dix-sept ans plus tôt, poser des questions. Par exemple la masturbation, la sodomie et surtout les agressions sexuelles subies dans l'enfance ou l'adolescence, mais également l'usage de substances illicites (du cannabis à la MDMA en passant par l'héroïne ou la cocaïne). Au point que je n'ai pas été étonnée par « la libération de la parole » qui s'est produite à la suite de l'affaire Weinstein. Dans cette enquête de 2017, il était moins nécessaire de faire des relances, le récit, plus fluide, coulant naturellement. Des personnes réfléchissaient à haute voix sur ce qu'elles venaient d'évoquer, sur le comportement d'un partenaire ou sur le leur, sur des décisions qu'elles avaient prises, sur leur avenir. Le propos était dense. À aucun moment je n'ai été confrontée à cet art de ne rien dire qui meuble tant de débats publics. Chaque parole était d'or, chaque jeu de mains pesait, l'illustrant et la ponctuant. À la fin des entretiens, mes interviewés avaient souvent envie de prolongations, m'interrogeant à leur tour et ayant parfois du mal à clore la parenthèse d'intimité qui s'était créée entre nous. Certains disaient avoir beaucoup apprécié cette « expérience » et me suggéraient de rencontrer tel ou tel de leurs amis, submergé, paraît-il, de problèmes, et à qui cela ferait le plus grand bien de s'exprimer. J'en

ai effectivement écouté quelques-uns, arrivés jusqu'à moi par ce truchement. Ils ne manquaient pas de problèmes. L'un d'eux, en plein doute sur son identité, s'est mis à saigner du nez à la troisième minute d'entretien, façon chutes du Niagara en couleurs. Deux boîtes de Kleenex plus tard, le ton était devenu presque guilleret et il me livrait ses frasques, interprétations et hésitations. Une femme m'a rappelée pour m'annoncer que cet entretien avait changé sa vision des choses et allait donc sans conteste changer sa vie. En conséquence, elle souhaitait que nous nous revoyions quelques mois plus tard pour évaluer cette transformation. Ce qui a été fait. Elle dit s'être un peu plus ouverte au monde, s'être mise à parler de sujets qu'elle n'abordait pas trop jusque-là, avec des personnes qu'elle n'aurait pas fréquentées les années précédentes. Une autre femme, âgée de 85 ans, a confié à une amie qu'elle avait enfin trouvé des réponses à des questions qui la tracassaient depuis longtemps (au cours de l'entretien, elle s'était exclamée : « J'en apprends des choses avec vous, des choses qui me reviennent ! »). Un homme de 54 ans a réagi par un : « Vous allez me faire faire des choses dans la tête. » Une jeune femme était demandeuse d'un « diagnostic » et de conseils. Un garçon et une fille, entendus au tout début de mon périple, m'ont recontactée huit mois plus tard pour me proposer de prendre un café : ils voulaient avoir des nouvelles de l'enquête et aussi me narrer leur évolution depuis notre entrevue.

J'ai noté encore une plus grande décontraction dans l'attitude de mes enquêtés. J'en donnerai deux exemples. Désargenté, un homme de 44 ans a dû retourner vivre dans le Sud-Ouest, chez ses parents. Pour assurer l'intendance, il a installé dans leur jardin une plantation de

cannabis. Après cinq minutes d'entretien, il me demande s'il peut allumer un joint. Je lui réponds que oui et ajoute qu'à une époque, épuisée par un traitement lourd, il m'est arrivé de fumer un « joint thérapeutique ». « Ah ! s'exclame le spécialiste en sortant une poignée de beuh de son sac, ça, c'est cadeau. Cela me fait plaisir de vous l'offrir ! » Une autre fois, dans le Rhône, je suis chez une assistante sociale qui réclame, elle aussi, la permission d'allumer un joint. Même autorisation, même explication. Elle en roule alors un deuxième et me le tend, pour une éventuelle consommation vespérale. Que demande le peuple ?

J'ai conduit cette enquête avec plaisir, observant ainsi le nouvel état des mœurs de notre société, et de surcroît, son nouvel état tout court. Car l'amour, au double sens du terme, j'insiste, est omniprésent dans la vie des gens, qui ne le séparent pas de leur travail, de leur santé, de leurs loisirs, de leur famille, de leurs amis, ni même de leurs choix politiques. Il irrigue toute leur existence et donne à voir celle-ci. Vous en doutez ? Peut-être serez-vous plus convaincus par Blaise Pascal (encore lui). Et par l'une de ses *Pensées*. Il écrivait en effet : « Qui voudra connaître à plein la vanité de l'homme n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour. La cause en est un je-ne-sais-quoi (Corneille), et les effets en sont effroyables. Ce je-ne-sais-quoi, si peu de chose qu'on ne peut le reconnaître, remue toute la terre, les princes, les armées, le monde entier. Le nez de Cléopâtre : s'il eût été plus court, la face de la terre aurait changé ¹. » Pour le philosophe Luc Ferry, « c'est

1. Blaise Pascal, *Pensées*, *op. cit.*, p. 73-74. Corneille évoque ce « je-ne-sais-quoi » dans *Médée*.

V. Les ruptures... suivies de rebonds (ou pas)	173
1. Chacun pour soi est reparti, dans le tourbillon de la vie...	174
<i>Loin des yeux, bientôt loin du cœur</i>	174
<i>Ce n'était pas lui, ce n'était pas moi</i>	175
<i>On rencontre quelqu'un</i>	180
<i>L'homme marié</i>	183
<i>L'entente sexuelle en berne</i>	187
<i>Chez les bisexuel(le)s : la nostalgie de l'autre sexe</i>	190
2. Polygamie compensatoire ou chasteté réparatrice ?	
Pas si simple	192
<i>Ruptures assassines</i>	192
<i>Pas de temps mort</i>	196
<i>Peut-on éviter les ruptures ?</i>	202
VI. Le dernier tabou	207
1. Le fait qui tue	208
<i>On ne se refuse pas</i>	208
<i>De l'amante à la mère</i>	210
2. L'usure	213
<i>La routine</i>	213
<i>Des débuts sans enthousiasme</i>	214
3. On ne se résigne pas	217
<i>Est-ce normal ?</i>	217
<i>Que faire ?</i>	220
VII. Les hommes, les femmes et l'amour	225
1. Les extrêmes	229
<i>Un homme pour qui amour veut dire sexe... et pas grand-chose d'autre</i>	229
<i>Pas de sexe hors des sacrements</i>	232
2. Des hommes échappent de plus en plus à cette caricature	235
<i>Quand sentiments et étreintes vont de pair</i>	236
<i>Ils y viennent peu à peu</i>	240

<i>Homosexuels amoureux</i>	243
<i>Quand un homme se sent et se voudrait femme</i>	247
3. Les femmes aussi s'approprient des traits masculins classiques	249
<i>Adieu les stéréotypes</i>	249
<i>Elles y sont venues plus tard</i>	254
4. Mon point de vue	259
<i>Encore trop de préjugés</i>	259
<i>Vers l'indifférenciation</i>	260
En guise de conclusion	265
<i>Au fait, pourquoi conclure ?</i>	265
<i>Que reste-t-il de nos amours ?</i>	267
<i>Petit viatique</i>	272
Remerciements	275